

Sa figure qui avait un air si bonhomme quand il contait des gaudrioles, car il avait la langue bien pendue et le bec salé, sa figure changea d'expression, ses petits yeux bleus devinrent durs et méchants.

“ Un bon verre de fine, c'est souverain pour la migraine ”, et il me versa.

Je vis bien que si je le brusquais, il me mettrait à la porte. Où aller ? Après tout, ce n'était qu'une quinzaine à passer.

Avec quelle joie à deux semaines de là, je quittai le chantier, ma paye dans la poche. Je faisais sauter les pièces blanches dans mon gousset en sifflant des airs de chez nous. C'est tout triomphant que je demandai mon compte au marchand de vin ; au moment de régler, il fallut déchanter. J'avais touché trente-six francs la note montait à quarante. Je lui devais quatre francs !

Depuis ce jour l'Hôtel du Peuple Souverain devint un bagne d'où il me fut impossible de sortir. Dieu sait si j'ai travaillé pourtant ! Tous les métiers m'ont été bons : aide-maçon, manœuvre, terrassier, déchargeur sur les quais, que sais-je ? le soir trimant encore, ne refusant rien, même les plus sales besognes ; mais hélas ! il y avait les chômages, les journées à vingt sous... Jamais ma paye ne suffisait à solder l'arriéré, ma dette grossissait toujours.

Que n'ai-je pas essayé pour échapper à Zacharie ! je passai par le couloir et guettant un moment d'inattention de mon bourreau, je prenais ma clef à la dérobée ; il ferma le couloir au verrou. Plainte fut portée au Commissaire de police, il dut rouvrir le couloir, alors il mit les clefs de nos chambres dans son tiroir.

Quand on prenait moins de quatre consommations en dehors des repas, il menaçait de nous jeter dehors. Comme je le soupçonnais de me voler sous le compte des gouttes je l'appelai un jour devant le juge de paix, mais ce filou était si roué qu'il eut gain de cause. Si vous l'aviez entendu, le bon apôtre, protester de son affection pour l'ouvrier ! Ce fut entre nous une lutte sourde qui dura trois ans.

Pourquoi ne t'es-tu pas enfui me direz-vous ? Je l'ai tenté, plusieurs fois même ; mais Zacharie avait toujours vent de la chose et dès le lendemain il avait déniché ma retraite. Mon nouveau logeur me mettait à la porte, sous prétexte que je n'avais pas payé l'ancien. Ils se tiennent la main tous ces gueux de caba-

retiers. Et puis que faire sans argent ? Tristement je rentrais à l'hôtel du Peuple Souverain.

Des fois il me vint dans l'idée de crier aide au pays, à la famille, mais quoi ! les pauvres vieux avaient plutôt besoin d'être secourus ; dans leurs lettres ils me demandaient de les assister. Et puis, la honte d'avouer ma misère, ma chute, je me tus et las, vaincu, résigné, je me laissai aller. A force de boire je pris même goût à la boisson ; ivre, j'oubliais. Peu à peu je m'habituais à ma chaîne : c'est là-dessus qu'avait compté Zacharie.

Je dégringolais ainsi dans la crapule, perdant, avec l'indépendance, toute dignité, tout sentiment. Dans ce temps, une lettre du pays m'annonça le prochain mariage de Catherine Rousseau. C'était ma promise, une belle fille avec des cheveux roux qui lui descendaient jusqu'à la ceinture et si bonne, si riieuse. Nous devions nous unir à mon retour au pays ; ne me voyant pas revenir, n'ayant point de nouvelles, je n'écrivais plus, les années passant, elle en prenait un autre, un cultivateur de Girolles, village proche d'Aiguebelles.

Le coup fut douloureux que j'en pleurai de colère. Tout était donc fini pour moi. C'était un glas qui sonnait. J'étais enchaîné, rivé au cabaret de Zacharie Gouttemann. Tout mon malheur venait de cet homme. Plus d'espoir de rentrer jamais au village, de revoir les miens !

J'étais la chose, la bête à rapport de Zacharie. Toute ma pauvre existence il me faudrait trimer pour enrichir cet homme, que je voyais plus gras, plus bouffi tous les jours. Il me faisait l'effet de ces insectes qui, l'été, s'attachent à la peau et vous sucent le sang.

Le jour de Noël dernier la nostalgie du village natal, et le sentiment douloureux de ce que j'avais perdu réveillèrent ma haine pour celui qui m'avait réduit en un pareil esclave.

Je bus pour me consoler, l'alcool me rendit plus sombre et plus méchant.

Dans mon ivresse il me semblait voir l'œil de mon ennemi me suivre ironique et moqueur ; tous les jours cette idée m'entraînait plus avant dans la cervelle qu'il me persécutait : ma rage contre lui croissait d'autant plus. Un soir, plus saoul que d'habitude, plus hanté par la pensée que j'étais une victime, une voix me cria dans la tête : “ Si ton bourreau disparaissait, tu serais libre, tu retournerais au pays, ce serait fini de tes misères, tue-le ! ”